

Géographie de la nuit

Luc Bureau

Volume 38, Number 4 (226), August 1996

La terre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32475ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bureau, L. (1996). Géographie de la nuit. *Liberté*, 38(4), 75–92.

LUC BUREAU

GÉOGRAPHIE DE LA NUIT

La nuit pose un sacré dilemme au géographe dont le premier outil de travail est l'œil. Ne lui demande-t-on pas, tout au moins dans la phase initiale de sa quête, d'observer et de décrire d'une manière satisfaisante les surfaces de la Terre, quitte par la suite à les expliquer de long en large. Que ces surfaces se présentent sous la forme d'une rue, d'une ville, d'une forêt, d'une rivière ou d'un pays, le géographe doit d'abord dire ce qu'il voit. L'ordre logique de son travail commande au premier round une description fondée sur la perception visuelle des phénomènes et des lieux. D'autres domaines de la connaissance, la philosophie par exemple, les mathématiques aussi, la théologie, la psychologie, l'économie, l'histoire peut-être ! peuvent à la rigueur s'accommoder d'une cécité totale ou partielle, mais pas la géographie.

L'importance que les géographes accordent à la perception visuelle et à la description se traduit d'ailleurs dans leurs écrits, où il est fait grand usage des verbes *voir*, *observer*, *regarder*, *remarquer*, *apparaître* ou de leurs dérivés, comme dans les petits segments de phrases suivants pris au hasard des auteurs : « la région apparaît comme... », « si l'on regarde de près ces étendues... », « des bosses éparpillées s'offrent à la vue... », « les montagnes qui se profilent sous l'œil de l'observateur... »,

«le paysage offre au premier regard une extrême variété...», et Dieu sait quelle frustration nous empoigne si «certaines formes (du paysage) demeurent peu visibles à l'œil». Aussi, une phrase comme celle qui suit, lancée en tout début d'ouvrage par l'un des plus éminents géographes de notre siècle, n'a rien pour nous surprendre, tant elle résume bien notre cheminement naturel: «Décrivons sommairement le relief pour ensuite en entreprendre l'explication». (Raoul Blanchard) Pour bien décrire, le géographe doit d'abord bien voir, et beaucoup voir.

Cela porte verdict sur l'inanité de mon enquête. Comment peut-on imaginer un aussi étrange accouplement que la «géographie» et la «nuit», alors qu'il est de la nature de la première de voir et de faire voir les paysages du monde, tandis que la seconde s'emploie à brouiller la vue, à obscurcir ces mêmes paysages jusqu'à leur effacement total parfois? La nuit, cela est certain, n'offre aux géographes d'autre alternative que de dormir ou de sacrifier à Vénus... ou à leur Macintosh. Semblables à ces guerriers de jadis qui rentraient le soir venu dans leurs camps respectifs et attendaient au lendemain pour reprendre leur corps à corps, l'armée des géographes se débande durant la nuit; c'est comme si la tombée du jour marquait pour eux la disparition de leur objet de connaissance. La Terre n'existe plus. Conclusion raisonnable: on ne peut être pleinement géographe qu'à mi-temps.

D'accord. J'exagère. Je dépasse les bornes de la crédibilité. Et après tout, faut pas faire un plat du seul petit inconvénient d'être contraint par la nature à ne travailler que durant les heures diurnes. C'est déjà très suffisant, ma foi! C'est même excellent pour la santé mentale et physique. À preuve, voyez la sagesse d'esprit

et la robustesse des paysans soumis comme les géographes à l'alternance de la lumière et de l'ombre.

D'autre part, pour les insomniaques et les affamés du boulot, le monde n'est-il pas chaque jour de mieux en mieux éclairé depuis que Thomas Edison – insomniaque lui-même à ce que l'on dit – inventa au siècle dernier la lampe à incandescence, ouvrant ainsi la voie à toutes les possibilités d'une pratique ininterrompue de la géographie. Déjà, les villes, celles de l'Amérique en particulier, gavées de mégawatts, refusent presque de fermer les paupières ; leur espace singulier, autrefois à deux faces, n'en comptera bientôt plus qu'une. Triomphante face diurne. À nous, donc, la formidable perspective de pouvoir tâter de l'œil l'épiderme de la Terre vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Cette dernière situation, n'était de la part de vapeur fictive qu'elle contient, tracerait, j'en conviens, une figure exaltante des accomplissements prochains de la géographie. Mais nous savons, hélas ! que la dualité ombre / lumière n'est pas prête de s'éteindre : la nuit, tout comme la vie, la mort et l'effet de gravitation, a un brillant avenir devant elle. Et cet *avenir* n'est-il pas lui-même irrémédiablement plongé dans la nuit, au sens propre et figuré du terme ? Tout compte fait, mieux vaut en prendre son parti en acceptant l'antinomie entre le temps diurne du ratissage des évidences aiguës, de l'accomplissement « des travaux et des jours », et le nocturne temps de la confusion et des folies. Rien n'empêche cependant, ne serait-ce que par plaisir ou pour mettre en bouteille la lucidité cartésienne, d'imaginer une inversion des pratiques de la géographie en la soumettant corps et âme aux puissances de la nuit.

Supposons un instant que les géographes – par un effet aveugle du hasard, de la sélection naturelle, de la grâce divine, ou de dressage dans le sérail disciplinaire ?

– soient contraints à vivre la nuit et à se reposer le jour, empruntant ainsi les mœurs de certaines espèces animales nocturnes. Géographe-Hibou. Géographe-Chouette ou Chouette-Géographe. Géographe-Chauve-Souris. Géographe-Paresseux. Quels seraient les effets d'une telle interversion de l'existence journalière sur notre rapport avec le monde, sur notre connaissance du monde ? Nos concepts, théories ou modèles portant sur l'organisation de l'espace seraient-ils les mêmes, semblables, différents ? De quoi serait-il question dans les colloques ou les congrès, évidemment nocturnes, des géographes ? Que publierait-on dans les revues, les annales et autres *in-folio* phosphorescents de géographie ? Les perspectives les plus déroutantes deviennent concevables.

Autant commencer l'enquête par le maître mot de la géographie : l'espace. L'espace est au géographe ce que le temps est à l'historien, la farine au pâtissier. J'entends l'espace à la surface du globe, au ras du sol presque, en tout cas pas très élevé, là où l'espèce humaine, selon *Le Dictionnaire du Diable*, « prolifère avec une si insolente rapidité qu'elle infeste tout le monde habitable et le Canada ». D'hier à toujours, les meilleurs spécialistes de la littérature géographique le proclament à l'unisson, la géographie est la « science de l'organisation de l'espace terrestre », la « connaissance raisonnée des rapports de l'homme avec l'espace », la « science des différenciations spatiales », et *tutti quanti*. La plaine labourée, la montagne sillonnée de pistes skiabiles, le village perché sur une butte isolée et dégarnie, les bungalows plantés serrés à la lisière de la ville dessinent quelques-uns des lieux singuliers qui meublent des portions plus ou moins étendues de cet espace. On en trouve de nos jours de tous les formats, de toutes les textures et pour tous les usages.

Deux ou trois règles approximatives légifèrent l'espace diurne du géographe-voyeur. Un esprit plus fécond que le mien pourrait certainement en trouver d'autres. La première de ces règles, par définition même de la géographie, est celle de la *différenciation* : chaque portion d'espace possède des traits particuliers qui la différencient et la séparent de toutes les autres ; autrement dit, l'espace est plein de trous, de murs, de frontières. La seconde, tangente à la première, est celle de l'*identité* : chaque morceau d'espace est ce qu'il est, n'est pas ce qu'il n'est pas ; autrement dit, un chat est un chat, une ville n'est pas une tourbière ou une forêt, et il y a quelque risque à aller dormir sur le pavé d'une autoroute. La troisième, si l'on y consent, se réfère à l'*extériorité* : nous habitons successivement des bouts d'espace mais ceux-ci ne nous habitent pas, ils nous sont extérieurs, étrangers en quelque sorte ; autrement dit, un paysage quelconque n'est pas « un état d'âme », ne se loge aucunement dans les recoins obscurs de notre imaginaire. Voilà les postulats quelque peu rachitiques, mais congruents, grâce auxquels le géographe « éclairé » inventorie l'espace, ordonne le chaos, dresse la carte des paysages. Demeure une incertitude : cette représentation cloisonnée, compartimentée et objective de l'espace tient-elle encore ses promesses quand les ombres du soir se déploient sur la Terre ?

À première vue, si j'ose dire, la perspective est sombre. La nuit, notre système d'appréhension de l'espace se dégrade : tous les thèmes chers à l'esprit géographique se renversent. Ce renversement, nous pouvons y assister en nous laissant guider par un court texte, consacré à la spatialité nocturne, que nous propose Maurice Merleau-Ponty dans *Phénoménologie de la perception* : « Quand (...) le monde des objets clairs et articulés se trouve aboli, notre être perceptif amputé de

son monde dessine une spatialité sans choses. C'est ce qui arrive dans la nuit. Elle n'est pas un objet devant moi, elle m'enveloppe, elle pénètre par tous mes sens, elle suffoque mes souvenirs, elle efface presque mon identité personnelle. Je ne suis plus retranché dans mon poste perceptif pour voir de là défiler à distance les profils des objets. La nuit est sans profils, elle me touche elle-même et son unité est l'unité mystique du *mana*. Même des cris ou une lumière lointaine ne la peuplent que vaguement, c'est tout entière qu'elle s'anime, elle est une profondeur pure sans plans, sans surfaces, sans distance d'elle à moi. Tout espace pour la réflexion est porté par une pensée qui en relie les parties, mais cette pensée ne se fait de nulle part. Au contraire, c'est du milieu de l'espace nocturne que je m'unis à lui. L'angoisse des névropathes dans la nuit vient de ce qu'elle nous fait sentir notre contingence, le mouvement gratuit et infatigable par lequel nous cherchons à nous ancrer et à nous transcender dans des choses, sans aucune garantie de les trouver toujours¹. »

Cette phénoménologie élémentaire de l'expérience nocturne que présente Merleau-Ponty, nous pouvons tous à peu de frais, névropathes ou pas, en éprouver la consistance en nous enfermant corps et âme dans une pièce obscure. J'en fais à l'instant mon affaire ! L'espace existe puisque j'y suis. Et je peux m'y mouvoir, avec lenteur. Mais comment existe-t-il ? J'avance d'un pas, de deux, je m'esquinte le tibia sur le coin de la table en fer que j'avais oubliée. Une masse sombre, plus sombre que l'obscurité, me menace du plafond. Je ne suis plus seul dans la pièce. J'entends un bruit inquiétant, comme celui que produisent des billes roulant sur un parquet.

1. Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, 1990, p. 328.

Bizarre ! que je me dis, égaré dans de folles hypothèses. Soudain, presque à fleur de plancher, deux billes me fixent de leur feu. Ce satané chat était donc là avant moi ; c'est lui qui a sans doute fait basculer une boîte de boutons. Un seul mot me vient spontanément à l'esprit pour traduire les circonstances présentes de cet enfermement : celui d'*indivision*.

L'obscurité abolit les distances et les contrastes, altère la nature des corps spatiaux, autorise même la présence d'objets ou d'êtres incompatibles avec le contexte. Je ne suis plus dans une sorte de rapport disjonctif avec l'espace : il s'immisce en moi, je m'immisce en lui. Il m'interpelle, me guette, m'agresse le tibia ; je le cherche, le tâte du pied, essaie en vain de l'apprivoiser. Je forme avec lui un tout indivisible. Disparaît la polarité brutale entre ce qui est et ce qui n'est pas : tout devient possible, susceptible de surgissement ou d'anéantissement inattendus. Étranges amalgames de paysages glissants où s'enchevêtre ce que l'objectivité diurne s'agite à différencier. Nous pouvons certes taxer d'irréelle et de futile cette situation, n'empêche qu'elle représente l'une des circonstances inéluctables de notre existence quotidienne.

Mais le monde est rarement aussi noir que dans la pièce où je viens de nourrir mes fantômes. Au risque de se répéter, la pratique de l'obscurité épaisse, de la « noire nuit » qui submergeait autrefois villes et campagnes, est devenue aussi exceptionnelle que le défilé dans les rues d'une troupe de zouaves après la grand-messe du dimanche. En fait, que nous errions, méditations ou dormions, l'atmosphère nocturne qui nous enveloppe se présente sur un fond en clair-obscur, capricieux équilibre entre ombres et lumières. C'est vers ce point de convergence, où « le noir n'est pas si noir », que nous tournons maintenant notre regard tant

perceptif qu'imaginatif afin de recueillir quelques images occasionnelles.

Dialogue avec les loups

Vous vous souvenez de Virgile? Pas celui de *La Planète des singes*, mais celui des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Énéide*. Eh bien! ce bougre de poète ne devait pas sortir de chez lui tard le soir. Car enfin a-t-on idée d'en prendre autant à son aise avec la vérité des choses. Écoutez cela un instant: «Il faisait nuit, et par toute la terre les corps fatigués goûtaient la paix du sommeil, les forêts et les plaines farouches de la mer avaient trouvé le repos; c'était l'heure... où toute la campagne se tait, les bêtes et les oiseaux à l'éclatant plumage, et ceux qui hantent au loin les eaux des lacs et ceux qui hantent les buissons des âpres landes, tous immobiles de sommeil sous la nuit silencieuse.» (*Énéide*, IV, 525-527) C'est grave de fabriquer de toutes pièces de pareils paysages, totalement inertes et muets. Va pour la poissonnaille des «eaux des lacs», qui, en ces temps-là, coulaient une vie plutôt indolente et silencieuse. Mais le reste, les forêts et la mer, la campagne et les bêtes, la nature, quoi, ne s'arrête et ne se tait la nuit que dans les fables. Et quel merveilleux fabulateur que ce Virgile.

Aujourd'hui.

Il y a quelques mois de cela, en plein après-midi de rumination et d'écriture, une voix qui m'est familière m'interpella sur un ton qui n'admettait ni débat ni objection: «J'ai un programme pour ce soir. Habille-toi chaudement, nous partons dans une heure. Je t'expliquerai en cours de route.» Voilà comment, quelques heures plus tard et quelque cent kilomètres plus loin, je me retrouvai, avec une quarantaine de mes semblables, dans un site perdu au beau milieu de la forêt lauren-

tienne, grelottant d'espoir de dialoguer avec les loups. Je jure que j'ai fait de mon mieux pour engager ce dialogue, lançant à intervalles réguliers les plus émouvants *houououou...* que le ciel pouvait entendre. Ça n'a pas marché, mais on nous a assurés que d'ordinaire les loups ne résistaient pas à des appels aussi convaincants. Mais enfin, à défaut de loups respectueux des rendez-vous, de multiples autres présences plus ou moins discrètes peuplaient cette nuit de fin d'été très pure. Tout vibrait d'appels, de coassements de grenouilles, de frissonnements de feuilles, de sourds craquements de branches et de troncs, d'abois de chiens errants, de meuglements lointains de vaches inconsolables. La clairière où nous nous mouvions à peine, envahie qu'elle était des odeurs de toutes sortes s'exhalant des fourrés humides, des étangs, des sapins et des épinettes, sentait l'air libre et sauvage des temps lointains. Tout était refus exemplaire de fixation, de croupissement tranquille, de cure de repos. La nature abhorre le sommeil et le silence.

Le mot *nature*, on le sait, fait problème. Je me sens déjà mal à l'aise rien qu'en évoquant ce vocable aux significations si nébuleuses. Les dictionnaires ne font rien pour soulager mon angoisse : à une même strate définitoire, l'un prétend que c'est « l'ensemble des choses perçues, visibles, en tant que milieu où vit l'homme » (*Le Robert*), tandis qu'un autre y voit l'« ensemble du monde physique, considéré en dehors de l'homme » (*Le Petit Larousse*). Dans un cas, donc, la nature n'existe qu'en fonction d'un sujet humain qui la perçoit, visuellement de préférence, dans l'autre elle se donne comme un objet absolument étranger à la race humaine. Étais-je dans la nature, ou hors-nature, le soir où j'ai loupé ma rencontre avec les loups ? Je percevais certes beaucoup de petits bruits et d'odeurs, mais les

choses « visibles » semblaient se dématérialiser juste en les fixant de l'œil ; les cimes des grands arbres dessinaient des dentelles aériennes ressemblant tantôt à des nuages, tantôt à des taches d'encre. Ne serait-ce, alors, qu'en plein jour que la nature recouvre sa réalité suprême, ou, au contraire, peut-il surgir autant de natures originales qu'il existe de variations contextuelles de notre expérience ?

La nature nocturne n'est ni l'envers ni le pendant contracté ou affaibli de celle du jour. C'est une autre nature. Il n'y a pas régression en allant du jour vers la nuit, mais *révolution* : au sens astronomique du terme bien sûr, mais surtout en raison des réalités inédites qui émergent de l'ombre et qui donnent une impulsion nouvelle à notre être intime. Dans la seule contemplation d'un soir, tout ce qui est vague compose des formes étranges, tout ce qui est vide s'enfle d'un tourbillon de vies et de présences. De cela les corps et les esprits endormis n'ont aucune idée. Il est bien dommage, cependant, que ma propre expérience de la nature soit si courte que je ne puisse produire d'autres preuves de l'exactitude de ce scénario. Que je retiens quand même jusqu'à preuve du contraire ! En imaginant, par exemple, l'existence d'une géographie subtile qui s'attellerait à l'aventure hasardeuse de cartographier les aires nocturnes de la nature exhalant les mêmes parfums, émettant les mêmes vibrations sonores, et pourquoi pas ? produisant les mêmes combinaisons hallucinatoires. Autrement, la géographie ne sera jamais qu'une mutilation de l'expérience humaine, qu'un laminage abstrait des paysages. Évadons-nous maintenant vers un autre horizon, un autre lieu.

Ville de nuit

Comme plusieurs autres esprits fantasques de sa génération, Paul Morand est d'avis que l'homme est un animal nocturne, que les lits sont des cercueils prématurés, qu'il se passe en une seule nuit dans la ville plus de miracles que dans tous les sanctuaires patentés du monde. Dans les premières lignes d'un court texte qu'il consacre, en 1932, à la présentation de l'album *Paris de nuit*, du photographe Brassai, Morand met justement en lumière le pouvoir incomparable de transmutation et d'émerveillement de la ville nocturne : « La nuit, écrit-il, n'est pas le négatif du jour ; les surfaces ne cessent pas d'être blanches pour devenir noires : en réalité, ce ne sont pas les mêmes images. Tout s'est déformé, le soir, en une divagation crépusculaire, suivant des perspectives et des plans irréels. C'est une création qui n'est pas forcément démoniaque (il est trop facile de la nommer ainsi), mais qui cependant surprend et trouble par son étrangeté. Paris, capitale de la Raison, nef toujours à flot, ville-lumière, n'y échappe pas plus que les autres masses urbaines. » (Brassai, préface de Paul Morand, éd. 1990)

Morand est catégorique : la ville de nuit ne s'oppose pas à celle du jour (comme les surfaces noires s'opposent aux blanches), elle devient une autre ville : où « tout s'est déformé », où tout « surprend et trouble par son étrangeté ». Géographes ! deux fois sur le métier remettez votre ouvrage. Ce que vous explorez et cartographiez avec tant de rigueur et de mérite le jour, s'abîme ou s'altère la nuit. Prodigieuse anamorphose des objets et des corps, liquéfaction des repères perceptuels, transgression des conventions de la vie de tous les jours : parce que la ligne de partage entre le réel et l'irréel, la présence et l'absence, l'ordre et le chaos, divague et perd son efficacité. Telle une scène où se joue

un nouveau spectacle, la ville est sujette le soir venu à un changement de décors, d'acteurs, d'intrigues et d'actions. Ville-Jekyll et Ville-Hyde. Ou cette autre version connue d'une brusque métamorphose : Ville-Bête devenant Ville-Prince quand Belle-Nuit lui manifeste son affection. Dans l'alternance du jour et de la nuit une même ville s'emploie au dédoublement de son être.

Nightscares. L'obsédé des lieux communs que je suis y trouve sa pâture : nuit apeurée de ceux et celles qui rasant les murs, nuit des formes imprécises et parfois menaçantes, nuit des parcours à éviter, nuit frileuse et pâtreuse des clochards endormis sur les trottoirs, nuit embaumée de l'odeur des arrière-cuisines de restaurants, nuit coquine des discothèques et des bars, nuit élégante des grandes premières, nuit chahuteuse des fêtards, nuit complice des truands, nuit propice aux crimes passionnels, nuit intime et sécurisante des volets clos, nuit mielleuse des maisons closes, nuit proche de l'hypnose des téléphages, nuit longue et somnolente des gardiens de nuit. Il s'agit d'un choix spontané et arbitraire d'images banales ; chacun peut à son gré aménager d'autres associations plus fouillées, à la manière de Baudelaire par exemple : « Voici le soir charmant, ami du criminel », ou de Musset : « Qui ne sait que la nuit a des puissances telles / Que les femmes y sont, comme les fleurs, plus belles ». À défaut de telles « fleurs » poétiques, faisons feu de nos modestes brindilles. Car une conversion authentique des lieux et des êtres s'énonce à travers ces clichés, où s'entremêlent à dose variable l'incertitude des formes, l'instabilité des itinéraires, l'emploi déréglé du temps, le déchaînement des désirs, les écarts de conduite. Cela irait-il jusqu'au déploiement d'écritures spatiales distinctes, de géographies parallèles inconciliables ?

Je récite des noms de villes à la manière des surréalistes : Montréal, Paris, Chicago, Québec, Houston, Caen (pourquoi tout à coup je pense à Caen ?), Venise, Rio de Janeiro... Je cours le risque de la redite. Montréal la nuit, Paris la nuit, Chicago la nuit, Québec la nuit, Houston la nuit, Caen la nuit, Venise la nuit, Rio de Janeiro la nuit... Ces deux énumérations renvoient-elles aux mêmes villes, ou plutôt aux mêmes images de ces villes ? Sinon qu'est-ce qui a changé ? Pourquoi dit-on rarement « Montréal le jour », « Paris le jour », et ainsi de suite ? Existe-t-il des villes auxquelles le complément « nuit » va mieux qu'à d'autres ? Lesquelles ? Ce n'est pas une mince affaire : si vous deviez recouvrir d'un dôme hémisphérique l'une ou l'autre des villes énumérées, prendriez-vous les mesures la nuit ou bien le jour ? Pourquoi les coûts des matériaux et des travaux seraient-ils absolument incomparables selon le moment choisi pour effectuer vos mesures ?

Le jour, dans le concret du jour, l'emprise horizontale de la ville est pour ainsi dire immensurable ; elle s'étend presque partout ; vous en percevez des enflures, des digitations, des avant-corps à dix ou cent lieues du noyau d'origine. Essayer de circonscrire cette matière éclatée est une œuvre illusoire. J'ai déjà tenté de le faire avec un peloton d'une quarantaine d'étudiants auxquels j'avais demandé, à partir de visites individuelles sur le terrain et en se fiant uniquement à la vivacité de leur œil, de tracer sur un plan standard les limites d'une ville, Québec pour ne pas la nommer. Autant de participants, autant de résultats étranges et inconciliables. Les surfaces circonscrites pouvaient varier entre cent et plus de mille kilomètres carrés. L'un éminçait le sud de la ville et engraisait outrageusement le nord ; l'autre lançait des tentacules charnues selon l'ordre des grands axes routiers ; certains

enchâssaient dans l'aire urbaine tout un arrière-pays de villages-suçoirs, de stations de ski, de dépôts d'ordures et, pour le compte, une base militaire. Aucune image d'ensemble de la trame urbanisée de Québec n'émergea de ce valeureux exercice.

« Ne pas essayer trop vite de trouver une définition de la ville, conseille Georges Perec ; c'est beaucoup trop gros... » En fait, c'est tellement gros que tout est ville, aspire à la ville, est avalée par la ville : la fin de l'une marque le début de l'autre. Tout un fatras lexical tente, dans l'impuissance, de rendre compte du phénomène : agglomération, conurbation, exurbanisation, périurbanisation, rurbanisation, mégalopole, œcuménopolis... Mais la *ville*, elle, existe-t-elle encore ? Le mot et la chose ne seraient-ils bons qu'à ranger dans le répertoire des archaïsmes que l'on n'évoque plus que par complaisance nostalgique ou pour se dédouaner de ses remords ?

Non, il me faut postuler que quelque chose me manque dans ce regard paresseux et dénigrant. Comment douter de l'existence de la ville, puisque c'est la nuit qui l'a créée ? Et elle la recrée chaque jour, le soir, en coupant court dans ses limites : « La ville est si petite / quand elle dort. / Si touchante. / Les coudes serrés / les genoux repliés. » (Prassinos) Sur l'horizontalité centrifuge du jour, la nuit pose des verticales, contraignant ainsi la ville à réduire son obésité, à délaissier ses proliférations étrangères. Il est singulier qu'une même image ressuscite en moi chaque fois qu'il m'arrive, à titre de passager occasionnel à bord d'un avion ou d'automobiliste voyageant sur une route en surplomb, d'observer les effets de la coulée de la nuit sur la ville : vision à la fois mouvante et nette d'un navire ayant laissé glisser ses amarres, prêt à prendre le large après s'être débarrassé des excroissances qui déparaient sa coque. La nuit se tassant autour de la ville en moule les

contours, règle son tour de taille, bannit l'accessoire et exhausse le capital, rétablit les limites anciennes du lieu matriciel. Voilà pourquoi l'ingénieur économe – peut-on retrouver une pareille qualité chez un ingénieur ? – qui s'aviserait de construire une coupole au-dessus de la ville devrait, si j'ose dire, travailler « au noir ».

La nuit, la ville se contracte et se referme : pelotonnement horizontal. La nuit, la ville se libère de ses lourdeurs et puis s'envole : détachement vertical. À soixante mètres environ, une tour de dix-sept étages (la tour d'ivoire d'une « haute administration ») se tient toute raide devant moi. Je l'ai à l'œil depuis un bon moment, cette tour, depuis plus de deux heures peut-être, en cette fin d'après-midi de décembre. Je guette les moindres changements qui se produisent à la surface de sa masse bétonneuse et vitrée. Au début du guet, tout allait pour le mieux ; je pouvais repérer et identifier chacun de ses éléments rectangulaires et répétitifs, ses dalles de béton prémoulé par exemple, ses larges fenêtres à meneaux, ses arêtes vives et tranchantes, ses fausses colonnettes et autres artifices. Rien ne semblait devoir troubler l'immobilité statique de ce corps solide et froid. Mais voilà que depuis quelques instants j'assiste, médusé, à un singulier branle-bas, à une sorte d'affrontement titanesque entre les feux du ciel et les ombres de la terre. Ces deux puissances se disputent coup pour coup la maîtrise de la tour ; l'une, par toutes sortes de ruses de lumière, tente de la maintenir à découvert ; l'autre, en tapinois, cherche à la masquer.

Les premiers assauts de l'ombre frappent en plein la base même de la tour, car elle sait qu'en lui sapant les pieds elle aura bientôt sa tête. Poursuivie ainsi par l'obscurité qui ne cesse de s'élever du sol, la lumière bat en retraite, vers le sommet. À 16h45, l'issue du combat est scellée. La tour auparavant si présente et

réelle est devenue une matière incertaine ; ses arêtes, ses dalles de béton se fondent, se confondent dans le noir. Pas tout à fait. Par sa masse encore plus sombre que l'ombre grise et uniforme qui l'entoure, elle apparaît comme une grosse tache opaque, sans profondeur. Restent cependant très apparents et distincts, presque palpables, des fragments dispersés du bâtiment fantôme, ses fenêtres éclairées entre autres, qui, sans supports évidents, semblent tenir dans le vide, comme des objets ou des ornements de théâtre suspendus au-dessus de la scène par des fils invisibles.

Un monde en lévitation. Qui a dit qu'il n'y a pas d'effet sans cause ? Il y a bien des fenêtres qui se tiennent, sans appui, au-dessus du sol. Ce n'est pas le moindre pouvoir de la nuit de nous soumettre à l'expérience d'un monde où le principe d'évidence tourne de l'œil, où la loi de l'attraction universelle semble provisoirement inopérante. Oui, ces fenêtres scintillantes, d'une tour qui se dérobe presque à la vue, nous confrontent à des propriétés spatiales hors du commun. On hésite entre le miracle, le théâtre, la magie et la rêverie. Mais ces fenêtres ne sont qu'un simple signe de rappel ; bien d'autres phénomènes nocturnes nous entraînent dans le même vertige des effets sans causes. Les lumières de rues, regardez les lumières de rues. Comment tiennent-elles là-haut, dans le vide aérien, sans attache et sans appui ? L'arbre, là-bas, observez sa cime. Détachée de son fût, elle se berce librement dans les airs. Où sont pareillement les amarres secrètes qui retiennent les panneaux de signalisation à quelques mètres du sol ? Et les corniches, les toitures parfois, les cheminées qui se livrent à du surplace aérien ? Tous ces objets, fenêtres, arbres, panneaux de signalisation, se détachent-ils de la terre « pour rejoindre leur lieu naturel » (Aristote) ou reçoivent-ils de l'ombre leur

poussée ascensionnelle? La frontière entre le ciel et la terre se brouille.

Autant le jour étale ses évidences dans la seule horizontalité, autant la nuit sollicite la rencontre des deux axes, vertical et horizontal. Autrement dit, la ville nocturne se présente comme le lieu où s'anéantissent les oppositions entre le bas et le haut, la terre et le ciel, la matière et l'esprit. Une ville qui ne serait qu'une construction rivée au sol, qui ne renverrait pas d'une façon ou d'une autre à un double aérien, ne serait qu'un étouffoir, un cachot délirant. Ce *double aérien* symbolise justement la démarche exemplaire d'une géographie nocturne qui, par-delà la physique des corps et des choses jonchant le sol, s'emploie à découvrir le « lieu spirituel » de la ville. Lieu qui, de par sa nature immatérielle, imaginée ou inventée, n'apparaît ni sur la carte ni dans aucun document urbanistique, qui confère pourtant à chaque ville sa seule et véritable identité, son « essence singulière » ou « affective », écrivait Merleau-Ponty².

*

Source pérenne d'inspiration pour le poète, le romancier, le musicien, le peintre, le photographe aussi, la nuit est une hôtesse assez mal venue dans la confrérie des géographes qui ne rêvent que des terres inondées des clartés du jour. Cette mise en veilleuse de la nuit dans nos pensées et nos pratiques disciplinaires ne peut mener, paradoxe suprême, qu'à un obscurantisme d'autant plus troublant qu'il paraît difficile de se livrer à une science de l'homme et de comprendre les lieux de son existence sans se référer à une vision du sujet

2. *Op. cit.*, p. 325.

humain dépassant le cadre déformé ou tronqué de sa seule diurnité. Comment briser cette domination ? La prise en compte de la nuit exige bien plus que l'installation d'un dispositif d'éclairage artificiel ; elle commande rien de moins que le passage d'une conception mimétique de la géographie à une conception créatrice, imaginative, rêveuse. Le mot de la fin, je le cède à Tchekhov qui, dans *La Mouette*, met dans la bouche du jeune écrivain Treplev cette réplique dont un géographe nocturne pourrait s'inspirer : « Il faut montrer la vie non telle qu'elle est, ni telle qu'elle doit être, mais telle qu'on la voit en rêve. »